

Pas si tristes tropiques

Laurent Lemire, « Livre Hebdo »
n°838, 22 octobre 2010

Voici un livre élégant et savant sur la connaissance, sur l'enthousiasme que procure la connaissance. Il est écrit par l'une de nos grandes ethnologues, dans la lignée de Claude Lévi-Strauss. Comme l'auteur de *Tristes tropiques*, Françoise Héritier a été professeure au Collège de France, à la chaire d'étude comparée des sociétés africaines. Comme lui, elle a fréquenté d'autres cultures pour en comprendre les codes et voir en quoi ceux-ci peuvent nous éclairer sur nos propres sociétés, notamment sur la parenté, l'identité masculine et féminine ou les tabous. Ce Retour aux sources s'appuie sur ses voyages chez les Samo à la fin des années 1970 dans un Burkina Faso qui s'appelait encore Haute-Volta. En reprenant ses notes, Françoise Héritier opère un triple retour : sur l'ethnologie qui s'élargit pour devenir anthropologie, sur cette expérience du terrain indispensable à toute intelligence des autres, sur soi-même enfin pour savoir analyser le chemin parcouru. « *L'être humain n'est pas fait seulement de chair mais de toute parole qui sort de sa bouche.* »

Cette curiosité, cette envie d'appréhender la diversité des hommes, ce souci de partager des savoirs, tout cela irrigue l'ouvrage et lui donne cette lucidité bienheureuse et enthousiaste. Au-delà d'une étude sur la pensée populaire samo et sur la manière dont s'organise cette société sans État avec ses croyances, ses coutumes, sa cuisine et ce « cabaret » qui sert de caisse de résonance au village, ce livre est une formidable ouverture sur le monde et sur les liens entre l'imagination et la raison. Un ouvrage qui nous renvoie un peu à nous-mêmes, à ce que nous portons en nous de pensée sauvage.

« Françoise Héritier »

Frédérich Keck, « Le Monde des livres »

12 novembre 2010

Extraits

[...] Le dernier livre de Françoise Héritier réintroduit ainsi le « je » de l'écrivain dans le savoir anthropologique. Elle a écrit ce texte « *par un bel été de 1978 ou 1979* », de retour de son enquête de terrain chez les Samo du Burkina Faso. Mais par la suite, prise par son enseignement au Collège de France, elle n'avait pas eu le temps d'y revenir. Il y a effectivement quelque chose de solaire dans l'écriture de ce livre : on y retrouve la clarté franche qui caractérise les travaux scientifiques de Françoise Héritier, mais avec une intimité et une douceur qui viennent du retour affectif sur un terrain de recherche.

Elle publie donc enfin ce texte aujourd'hui, justifiant en introduction l'usage du « je » dans le récit ethnographique. Il s'agit de faire « *comme si le lecteur était invité par l'Autre à pénétrer progressivement dans son univers mental. Dans cet exercice, le « je » de l'observateur ne disparaît pas totalement, même s'il n'est pas orchestré et mis en scène. Il apparaît physiquement au cours des événements, exprime les émotions qui naissent des rapports entre les gens, et s'autorise, au-delà des descriptions et analyses, des commentaires et réflexions personnelles.* »

On trouvera en germe dans ce livre les futures analyses de Françoise Héritier sur les mécanismes par lesquels la domination masculine s'inscrit à même le corps. Mais on y verra aussi comment l'anthropologue les a élaborées dans les discussions avec les gens sur le terrain. Elle confie ainsi avoir réagi « *en Samo et non en ethnologue* » lorsqu'elle a considéré un instant comme une sorcière une malheureuse qui « *en faisait trop* » pour pleurer la mort d'une rivale, dont l'assistance la soupçonnait d'être la meurtrière.

Au terme du livre, cette tonalité affective cède toutefois la place à un autre mode d'investigation : selon Héritier, seule l'ethnologue, avec les moyens de l'informatique, peut reconstituer le « *système de pensée* » qui fonde la construction des personnes, et dont les acteurs n'ont eux-mêmes sous les yeux que des fragments : « *Je n'ai pas trouvé en face de moi une personne samo, homme ou femme, susceptible de m'enseigner le système de pensée qui fonde ses actes et ses réactions spontanées, comme on fait avec une lève à qui on explique un problème compliqué de logique ou d'arithmétique.* » Ici, le « je » de l'ethnologue ou des Samo s'efface donc devant un savoir qui les conditionne.

« Retour aux sources »

Chantal Collard, « L'Homme »

n°210, 2014

Ce livre magnifique porte à la fois sur le retour au terrain, le retour sur soi-même à partir de cette expérience, ainsi que sur les idées forces qui en sont issues et marquent une carrière de chercheurs en ethnologie.

Françoise Héritier a écrit le premier jet de ce livre, tel un « déversoir », dit-elle, à la fin des années 1970 après de nombreux séjours chez les Samo du Burkina Fasso entre les années 1957 et 1979, et ce, afin de mettre à jour les informations qu'elle avait sur cette culture, les condenser et faire le point sur ses enquêtes. Laisse de côté pendant près de 30ans, le manuscrit fut retrouvé, nous dit l'auteure, un jour un peu par hasard.

L'ouvrage fut néanmoins remanié, de sorte que l'écriture et le ton en sont forcément différents de ce qu'ils auraient été si le manuscrit avait été publié il y a 30 ans. Il est en particulier marqué par le courant réflexif à la mode en anthropologie. Son titre, *Retour aux sources*, y fait d'ailleurs allusion, mais l'auteure tend à minimiser cet aspect : « Quelques mots sur la présentation de ce texte. Je l'ai certes retouché, mais uniquement dans l'écriture proprement dite : simplification, introduction des notes dans le cours du texte, découpage en chapitres. J'ai davantage travaillé et plus remanié que les autres les deux premiers chapitres, essentiels à mon propos. L'introduction et la conclusion ont été écrites en 2010 » (p. 21). Ailleurs, pourtant, elle concède qu'en 2010, le propos de ce texte a été quelque peu modifié de son but initial, et précise ce qu'elle voulait alors accomplir pour cette publication tardive de ses données. Comme elle le fait remarquer, les grandes entreprises ethnologiques descriptives sous forme monographique, tant prisées dans les années 1950 à 1970, ne le sont plus aujourd'hui : « La pure description ethnologique ne présente que peu d'attrait, y compris pour un public lettré, peu désireux d'accumuler seulement de l'information. La collecte en est cependant toujours nécessaire, ne serait-ce que pour créer les bases de données à partir desquelles s'élabore la réflexion anthropologique, mais sa diffusion doit pouvoir sortir du ghetto des professionnels [...]. Ce qu'il faut désormais, c'est à la fois toucher et faire penser, déclencher chez le lecteur le sentiment qu'il est là parmi les siens et qu'il a la faculté de saisir ce qui se passe dans la tête des autres, non de façon purement intellectuelle mais, risquons le mot, avec empathie [...]. Dans ce exercice, le « je » de l'observateur ne disparaît pas totalement, même s'il n'est pas orchestré et mis en scène. Il apparaît physiquement au cours des événements, exprime les émotions qui naissent des rapports entre les gens, et s'autorise, au-delà des descriptions et analyses, des commentaires et réflexions personnels » (pp. 13-14). Le lecteur est ainsi amené à cheminer sur les pas du

chercheur, à partager avec lui cette expérience profondément humaine de la rencontre avec l'Autre, cet éblouissement que procure le terrain et la jubilation éprouvée quand l'enquêteur a l'impression d'accéder tout d'un coup à la connaissance (p. 17).

Dans les années 1950 et 1960, la recherche ethnographique exigeait des périodes d'étude relativement longues au sein d'une communauté, qu'une immersion supposée complète – bien qu'impossible à réaliser bien sûr – comme le souligne l'auteure : « Filtres à eau, moustiquaires, lits pliants, lampes à pétrole, réchauds, seaux et cuvettes, cantines métalliques et, évidemment, tout l'attirail du chercheur : voiture, magnétophone, appareil photographique, tout cela établit une infranchissable frontière et une irréductible barrière plus encore que la couleur de peau et les difficultés de s'exprimer. Sans compter l'argent qui, même rare, vous fait richissime par rapport à la norme. Et même si j'ai voulu vivre à leur rythme, manger comme eux, dormir dans les mêmes cases..., j'ai toujours établi un espace clos pour un *secco* (une palissade en paille tressée) pour délimiter un lieu de toilette dans le village où je résidais, et j'ai toujours eu au moins du café soluble, des biscottes et de la confiture pour le petit-déjeuner » (p. 16). Cette « irréductible barrière » a néanmoins été atténuée par sa position métaphorique de fille mariée vivant au loin mais revenant parfois en visite, et dont le frère vit dans la communauté (p. 22). Françoise Héritier note avec finesse combien la venue dans la communauté d'une femme blanche et seule a été l'objet d'interrogations, jusqu'à être soumise à la vérification de sa féminité par de vieilles femmes. Relatant son expérience d'anthropologue, elle est en revanche moins diserte sur les multiples ruptures qu'occasionnent, dans la vie personnelle du chercheur, les séjours répétés sur le terrain, tant avec le milieu d'origine qu'avec la communauté étudiée. Or, elle a passé en tout six ans chez les Samo, ce qui n'est pas rien ! Peu est dit de ces passages, sinon que : « Rien ne prépare jamais vraiment au choc qu'est le premier contact ni, plus encore, à l'émotion des retrouvailles quand on revient, comme rien ne prépare l'ethnologue à cet étrange tohu-bohu intime que représente pendant des années le va-et-vient entre deux cultures » (p ; 15). Elle soutient que cette expérience n'est pas facile à partager en dehors du sérail, ce en quoi je l'approuve. À propos de la sortie du terrain, elle note simplement et avec franchise : « C'est moi qui ai cessé de venir les voir ; ils ne m'ont pas quittée » (p. 22). Elle nomme les gens qui ont été es plus importants pour elle, soulignant ce que chacun lui a apporté, ainsi que son affection pour eux, tout en notant à quel point il est troublant pour elle de les faire resurgir dans ce livre alors qu'ils ne sont plus là (le temps passant, beaucoup sont décédés depuis) et de dialoguer en esprit avec eux.

Pour ce qui a trait aux conditions de réalisations de l'enquête et à la validité de l'approche, Françoise Héritier rappelle ici ses positions concernant l'objectivisme et le subjectivisme. Contrairement aux postmodernistes, elle maintient qu'il y a une certaine objectivité dans la recherche ethnologique, car la subjectivité du chercheur est toujours mitigée par le partage de celle-ci avec la

culture étudiée : « Dans les sciences de l'homme, il est permis aussi, au-delà de la subjectivité du regard, de la méthode et du compte-rendu, d'espérer observer des régularités, et à partir d'elles, d'énoncer avec prudence des lois. C'est pourquoi l'ethnologie est nécessaire, en sachant que s'y confrontent toujours deux subjectivités » (p. 15).

Françoise Héritier postule également qu'il existe dans les communautés étudiées une pensée générale, partagée par tous, mais à laquelle il n'est pas toujours facile d'accéder, ce qui justifie de longs terrains ainsi qu'une écoute et une analyse particulières : « Il est difficile de concevoir que la construction intellectuelle du réel descende et s'étende d'un haut raréfié, seul capable d'une vision globale intelligente, à une base diluée uniquement réceptrice, et d'imaginer quelles seraient la nature et la raison d'être d'une pensée indigène savante qui n'aurait pas sa source, son répondant et sa justification dans une pensée générale partagée par tous. Cette pensée générale ne se présente pas sous une forme construite et organisée et immédiatement cohérente et systématisée, tout au moins dans la manière dont elle est utilisée et restituée à l'observateur, c'est-à-dire au coup par coup. Cela ne signifie pas que cette cohérence soit absente, mais simplement que nul acteur n'est à même d'exprimer en un discours englobant l'ensemble des discours partiels qui composent l'idéologie » (p. 26). Cela clarifie le rôle dévolu à l'anthropologue et explique aussi la nécessité de longues périodes d'observation participante, car « c'est à l'observateur ethnologue qu'il revient de faire les frais de ce travail de compréhension et d'inclusion et de trouver les liens qui tissent entre eux le fil et la trame du système de représentation » (*id.*).

Le statut de fille mariée au loin revenant en visite a ouvert à l'auteure des nombreuses portes sur le terrain. Il lui a permis en particulier d'avoir accès au cabaret du soir, où on boit de la bière de mil tout en bavardant. Elle en fait une description des plus vivantes, qui a ravivé en moi de très bons souvenirs de terrain, et dont je cite ici un long extrait car il témoigne à la fois de la qualité d'ethnographe de Françoise Héritier et de sa plume d'auteure : « Cabaret terne, amorti, hommes silencieux, affalés, c'est de l'eau claire, de l'urine de rat. Exclamations goguenardes, grandes tapes dans le dos, buveurs déjà grisés se levant pour chanter ou esquisser un pas de danse ou même des sauts acrobatiques propres aux jeunes gens (sauter en l'air en frappant avec un genou le creux de l'aisselle correspondante), déplacements de groupe en groupe, discussions animées, grands coups de gueule à croire que deux hommes en palabre vont s'étriper sur place, gamins criant leur marchandise vendue comme amuse-gueule (arachides cuites, noix de cola, boulettes de porc pilé baignant dans un bouillon pimenté les jours de marché dans un village proche, etc.), discours affectés et précieux, c'est que le dolo est bon, chaud, brun, fruité. Le cabaret durera alors jusque tard dans la nuit si la lune est claire, sans qu'un seul instant s'atténuent les rires, les cris et le tohu-bohu réjouissant de cette festivité quotidienne. Dans la nuit s'éloignent les derniers vélos zigzaguant, leur faible

lumière dansottant sur place, l'homme en remorque aux genoux largement écartés, plantes des pieds relevés, s'agrippant à la selle du conducteur dans les derniers échos des chants aigus, à la bizarre sonorité du flamenco » (pp. 35-36). Au cabaret, on parle des rencontres faites au marché, on donne des nouvelles des uns et des autres, on fait l'exégèse des maladies et des décès à la recherche des causes, on se livre à une critique approfondie du comportement des jeunes et la notion de vie privée est mise à mal par tous les ragots.

C'est ainsi que le cabaret a été vraiment pour moi, outre un élément de plaisir et de divertissement quotidien, la source chaleureuse et bruisante des multiples interrogations et de leurs réponses, une voie royale d'accès pour la compréhension, la familiarité et la maîtrise du système de pensée qui donne sens à la vie et au monde, du moins dans son expression par la bouche des hommes seuls présents » (p. 40). Bien sûr, le cabaret ne fut qu'une façon parmi d'autres d'étudier et de comprendre cette culture.

Retournons à l'ethnologie... Si Françoise Héritier aborde les conditions du terrain autrefois, elle n'explique pas au lecteur combien son projet s'inscrit dans les courants théoriques qui – en dehors du structuralisme – animaient l'anthropologie africaniste de l'époque, comme le marxisme, le féminisme, voire même l'ethnobotanique et le symbolisme. La conversation des anthropologues entre eux, qui informe aussi la manière dont on conduit une recherche sur le terrain, est un peu laissée de côté. Pourquoi choisit-on certains thèmes de recherche et pas d'autres ? Sous quel éclairage les analyse-t-on ? On ne trouve pas ici de réponses claires – ou personnelles – à ces questions. Et pourtant, pour le lecteur anthropologue, ces réponses sont là, comme en sous-texte. Le livre contient, par exemple, des informations, nombreuses, précises (et largement inédites) sur les conditions matérielles d'existence ou sur l'usage des plantes chez les Samo, qui auraient facilement pu faire l'objet de projets thématiques et théoriques autres, mais qui ne sont évoqués ici que dans une perspective descriptive du vécu quotidien et de l'univers des Samo. Ailleurs dans le livre, Françoise Héritier parle aussi d'aînés, de cadets et de domination masculine, mais en dehors de toute approche marxiste ou féministe quelle qu'elle soit, amorçant ainsi le cheminement qu'elle suivra tout au long de sa carrière sans jamais s'inscrire explicitement dans les débats de l'époque. En ce sens, tout se trouvait déjà dans ce manuscrit original qu'elle a retrouvé : « tout était là, dans l'œuf, de ce qui allait devenir mes thèmes majeurs de réflexion théorique » (p. 17), présentés finalement comme allant de soi. Si le livre s'adresse effectivement à un public *a priori* peu intéressé par ce genre de considérations professionnelles, celles-ci me paraissent en revanche essentielles pour tout apprenti anthropologue.

J'ajouterai quelques mots, enfin, sur le contenu ethnographique de ce livre, à savoir sur la façon de rendre compte de la richesse des données dans une présentation monographique. Car, pour une fois dans les écrits de Françoise Héritier de nombreux éléments de la culture samo sont réunis, à l'instar d'une

ethnographie classique, et décrits dans un langage simple et clair. Notons également que le dernier chapitre, « Personne, vitalité, au-delà », qu'elle a donc revisité en 2010, est un modèle de synthèse de ses travaux antérieurs sur la notion de personne, les relations entre les deux sexes et les relations entre les vivants et les morts.

Il s'agit d'un livre à recommander à tout étudiant qui se destine à la recherche en anthropologie. Il est vrai que les conditions du terrain ont changé et que la réflexion ethnologique a elle aussi évolué. Malgré tout, mieux qu'aucun autre et en dépit de son ancienneté, cet ouvrage permet de faire le lien entre épistémologie (même si ce point aurait pu être développé davantage, comme je l'ai souligné plus haut), terrain et expérience personnelle. Il sura également éveiller l'intérêt de tous les collègues anthropologues, à la fois pour la teneur inédite des données qu'il contient sur les Samo et pour la réflexion qu'il propose sur le parcours du chercheur. Et, ce qui ne gêne rien, c'est un livre magnifiquement écrit, qui se lit avec plaisir.